

PIERRE
LE GRAND,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE DE CHANTS.

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 13 Janvier 1790.

PAR M. BOUILLY.

MUSIQUE DE M. GRETRY.

NOUVELLE ÉDITION.

FR. NIC. MANCKOPFSCHES
MUSIKHISTORISCHES
MUSEUM. FRANKFURT A.M.



Leurion

À PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le
Théâtre Français de la République, N^o. 51.

AN XII. (1804.)

Opéra National de Paris 1874/1875

PERSONNAGES.

ACTEURS.

- PIERRE LE GRAND**, Empereur des Russies. *M. Philippe.*
LE FORT, Ministre et ami de l'Empereur. *M. Chenard.*
MENSIKOFF, Gouverneur de Moscou. *M. Granger*
CATHERINE, jeune veuve retirée au Village. *Mad. Dugazon.*
GEORGES MORIN, Maître Charpentier, chez lequel demeurent Catherine, Pierre le Grand, sous le simple nom de Pierre, et le Fort, sous le nom d'André. *M. Narbonne.*
GENEVIEVE, Femme de Georges Morin. *Mad. Gonthier.*
CAROLINE, fille de Georges et de Genevieve. *Mad. Ste Aubin.*
ALEXIS, jeune Orphelin, fils d'un riche Fermier et amant de Caroline *Mlle Renault la jeune.*
MATHURIN, vicillard grand oncle et tuteur d'Alexis. *M. Favart.*
LE TABELLION. *M. Kosiere.*
COMPAGNONS CHARPENTIERS, au service de Georges Morin.
PAYSANS ET PAYSANNES.
OFFICIERS de Pierre le Grand.
GARDES ET SOLDATS.

La Scene se passe en Russie, dans un Village sisué sur les bords de la Mer.

Le Théâtre représente la place d'un Village. A gauche, sur le devant de la scene, est la maison de Georges, terminée par une grande porte qui est l'entrée de ses chantiers. A droite et vis-à-vis, sont des arbres formant un berceau. Au fond de la scene on découvre la mer dont les bords sont couverts de monceaux de bois de charpente, au milieu desquels s'éleve un vaisseau en construction.

1855 2111

PIERRE LE GRAND,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, LE FORT, vêtus en charpentiers ;

TROUPE DE CHARPENTIERS.

(Ils chantent le Chœur suivant , en travaillant au vaisseau.)

CHŒUR.

TRAVAILLONS et chantons ,
Redoublons de courage :
Que les fatigues de l'ouvrage
Se dissipent dans nos chansons.

LE FORT.

Chassons la mélancolie ,
Et livrons-nous à la gaieté ;
C'est le baume de la santé ,
C'est le charme de la vie.

CHŒUR.

Travaillons et chantons , etc.

PIERRE.

Trésors , honneurs , sceptre et couronne ,
Vous n'offrez tous qu'un faux bonheur.
Rarement avec vous , on peut livrer son cœur
Aux doux égaremens que la gaieté nous donne.

CHŒUR.

Travaillons , etc.

PIERRE ET LE FORT.

Mais tous ces plaisirs salutaires
Du vrai bonheur ne font que la moitié ;
Deux choses sont encore nécessaires :
L'amour et sur-tout l'amitié.

(En prononçant ces derniers mots , ils se regardent avec attention , et se serrent la main.)

Travaillons et chantons ;
Redoublons de courage :
Que les fatigues de l'ouvrage
Se dissipent dans nos chansons.

PIERRE.

Toutes nos pièces sont achevées ; allons camarades ,
il faut rentrer aux chantiers , afin d'en préparer de nouvelles.

(Tous les ouvriers se dispersent et disparaissent.)

PIERRE LE GRAND;

SCENE II.

PIERRE, LE FORT.

LE FORT.

QUELLE force, quelle adresse vous mettez dans vos travaux ! Je ne connais aucun Charpentier qui vous égale. . . O Pierre ! ô mon Czar ! puisque nous sommes seuls , permettez-moi de prononcer ce mot si cher et si sacré pour moi. Que j'aime à vous voir sous ces vêtemens , la hâche à la main , guider vous-même une troupe d'ouvriers dans des ouvrages difficiles et pénibles ! Qui croirait en vous voyant ainsi , que vous êtes Souverain de ces lieux ; que vous êtes l'Empereur des Russies ?

PIERRE.

Cesse de me louer, le Fort : tout ce que je fais , n'est-il pas ton ouvrage ! O mon ami ! que je bénis l'heureux jour où , pour la première fois , tu parus à ma Cour ! Je n'avais alors que dix-neuf ans , maître du plus grand Empire du monde , élevé à la façon grossière et barbare de mes aïeux ; j'étais sans talens , et je puis dire sans vertus , quand le Ciel te conduisit à Moscou et t'offrit à ma vue. Ton air me plut ; je lus sur ton front tout ce qui décorait ton ame ; je te donnai ma confiance. Je te fis mon Ministre ; et bientôt tu devins mon ami. Tu connus alors toutes les inclinations de mon cœur ; tu le jugeas susceptible de perfection ; tu voulus que celui qui devait gouverner des hommes , commencât par être homme lui-même. Pour réussir dans ce grand projet , tu me fis sortir de l'engourdissement où me tenaient les préjugés du Trône , et tu parvins à m'arracher de Moscou. Nous avons parcouru ensemble l'Angleterre , la Hollande , la France , l'Europe entière ; mœurs , loix , gouvernemens , arts , sciences , commerce , tu m'as tout fait connaître : tu ne m'as pas quitté un seul instant ; et moi seul peut-être , car tel est l'avantage des Princes , moi seul , je recueillerai la gloire de nos travaux communs : considère maintenant ta conduite et la mienne , et vois qui de nous deux mérite le plus d'éloges.

DUO DIALOGUE.

PIERRE.

LE FORT.

Où , tes services , ta constance	Si mes services , ma constance ,
Feront ma gloire et mon bonheur ;	Môn Prince , font votre bonheur ,
Sois sûr aussi que la reconnaissance	Ne songez point à la reconnaissance ;
Les a tous gravés dans mon cœur.	Ma récompense es ; dans mon cœur.
Guide prudent , ami fidele.	Où j , je suis votre ami fidele ,
Par tes leçons , par tes soins assidus ,	Ne parlons point de tes soins assidus ;
Tu m'as servi de maître et de modèle	A-t'on besoin de maître et de
	modele ,
Pour les talens , pour les vertus.	Prince , quand on a vos vertus ?

(Ils s'embrassent.)

LE FORT.

Quel exemple vous donnez aux Souverains ! Ah ! ne cherchez point à m'attribuer la gloire de vos actions. Ce que j'ai fait , tout autre l'eût fait à ma place ; mais quel Monarque

s'est jamais mis à la vôtre ? L'âge précieux que tant de Princes passent dans les plaisirs et la mollesse, vous l'avez employé, vous, à dompter vos passions, à étudier les hommes, à cultiver les sciences, à vous former une ame digne de votre rang. Aussi le Ciel a béni vos projets, et déjà vous voyez vos peuples se perfectionner dans les arts que vous vous plaisez à leur enseigner vous-même. Mais permettez-moi de vous représenter que nous restons trop long-tems dans le même endroit. Voilà plus d'un an que nous sommes dans ce village; et... si vous m'en croyez, nous en sortirons au plutôt.

P I E R R E.

Je sens, mon ami, le motif qui te porte à me donner cet avis. Tu veux, je le vois, que je brise les liens qui me retiennent ici; mais il n'en est plus tems : apprends donc qu'il est au-dessus de mes forces de me séparer de Catherine; que je ne puis vivre sans la voir, enfin que je lui ai promis de m'unir à elle;

L E F O R T.

Que dites-vous ?... songez mon Prince, que Catherine n'est que la veuve d'un simple Soldat Livonien.

P I E R R E.

Eh ! que m'importe ? Si ma naissance me met au-dessus d'elle, ses vertus la rendent mon égale.

L E F O R T.

Que diront les Boyards, les Grands de votre Cour ?

P I E R R E.

Rien, dès qu'ils la verront, dès qu'ils pourront l'apprécier. Elle est née obscure, il est vrai ; mais son éducation dirigée, tu le sais, par un Ministre vertueux et profond, l'a mise au-dessus de son état, de sa naissance... Ne connais-tu pas, comme moi, tous les trésors de son ame ? Décence, esprit, sensibilité, noblesse, Catherine a tout en partage : ajoute à tout cela ses graces, sa beauté ; et tu cesseras de blâmer ton élève, et de le chagriner par des reproches.

L E F O R T.

Des reproches ! je suis bien loin de blâmer votre amour ; je ne parlais que de vos Boyards, que de ces Grands qui, ne jugeant des choses, que par le faux éclat qu'elles répandent, ne s'imaginent pas que le mérite puisse se trouver dans l'obscurité. Pour moi, j'ai toujours pensé comme vous ; Catherine s'est fait aimer, s'est fait respecter d'un Monarque ; elle est digne de sa main... Mais elle ne sait pas encore qui vous êtes ?

P I E R R E.

Non sans doute ; c'est ce qui fait les délices des jours que je passe auprès d'elle. Le simple nom de Pierre que je porte, celui d'André que tu as subsitué au tien, ajoutent à notre dégoisement. D'ailleurs qui pourrait se douter que deux hommes qui paraissent obscurs, deux Compagnons Charpentiers sont l'un un Monarque, et l'autre.. son ami ? Ah ! si ma Catherine savait que son amant est son Empereur et son

6 PIERRE LE GRAND;

maître, qu'il ne possède une couronne que pour la partager avec elle... Que dis-je ! si elle le savait, j'y perdrais peut-être ; et le respect alors pourrait nuire à l'amour. Non, non : continuons, sous cet habit, à la chérir, à être chéri d'elle : elle me croit son égal, m'aime comme son égal ; cette méprise a pour moi trop de charmes, pour que je cherche à me faire connaître... La voici ; songeons à reprendre nos rôles.

LE FORT.

La gaîté est peinte sur sa figure : elle vient sans doute de friser quelque bonne action ; c'est assez son usage de commencer ainsi la journée.

SCÈNE III.

PIERRE, LE FORT, CATHERINE.

CATHERINE.

(Elle entre par le côté opposé à la maison de Georges.)

{ TOUJOURS ensemble !

PIERRE.

Oui, toujours ; je ne puis être content sans André ; (Il montre le Fort.) comme je ne puis être heureux sans Catherine... Ah ça ! permettez-moi un petit reproche. Nous voilà bientôt à la moitié du jour, et je ne vous avais pas encore vue.

LE FORT.

Caroline qui est venue vous chercher aux chantiers, nous a dit que vous étiez sortie dès le matin ; où êtes-vous donc allée ?

CATHERINE.

Essuyer les larmes d'un malheureux. Il me fallait une pareille occupation, pour passer ainsi toute la matinée sans vous voir.

PIERRE.

Je vous le pardonne sans peine. Quelque plaisir que j'aye auprès de vous, je suis toujours consolé de votre absence ; certain que vous faites alors le bonheur des autres.

LE FORT.

Femme charmante ! que votre sort est digne d'envie ! Hommes, femmes, enfans, tous dans ce village vous respectent et vous aiment.

CATHERINE.

Ils m'aiment, dites-vous ; c'est qu'ils sont trop sensibles ; c'est que leur reconnaissance surpasse ce que je fais pour eux. Hélas ! que ne puis-je à mes veilles, à mes soins, joindre le pouvoir de donner ; pouvoir si doux que négligent tant de gens qui le possèdent !

ARLETTE.

Oui, mes amis, la bienfaisance
Est la source du vrai bonheur ;
C'est le plus doux charme du cœur ;
C'est le plaisir de l'opulence.

Ah ! si du sort j'obtenais les faveurs ,
 Que j'aurai soin de l'indigence !
 Grands Dieux : que j'essuirais de pleurs !
 Faire chérir mon existence ,
 Des malheureux me gagner tous les cœurs ,
 Ce serait-là ma jouissance.

PIERRE, *avec enthousiasme et égarement.*

Femme adorable ! assemblage parfait des plus beaux sentimens ! O ma Catherine ! de quels traits vous vous gravez dans mon ame ! . . . Vous ne pouvez , dites vous , donner aux malheureux , vous ne pouvez les soulager que par vos soins ; eh bien , je m'associe à vous : saisissez , je vous l'ordonne , jusqu'à la plus petite occasion de faire du bien ; promettez , engagez-vous ; ne craignez rien : je puis suffire à tout... (*A part.*) O ciel ! je m'oublie.

LE FORT.

Tu parles fort à ton aise , mon ami ; on dirait à t'entendre , que tu es tout cousu d'or.

PIERRE, *avec embarras.*

Tu as raison . . . Je suis un insensé . . . Catherine peint la bienfaisance avec tant de charmes , que je m'imaginai pouvoir , par mon travail , soulager comme elle tous les infortunés.

CATHERINE.

L'or n'est pas toujours nécessaire , pour se procurer cette jouissance. Vous qui , ainsi que moi , ne possédez rien , vous pouvez connaître le plaisir de faire du bien. Joignez-vous à moi ; je vous donnerai non pas des malades à soigner , des vieillards à gouverner ; mais des amans à protéger.

PIERRE.

Des amans à protéger ! . . . Si vous êtes leur protectrice , pourquoi donc vous plaire à affliger le vôtre ? Pourquoi , jusqu'à cet instant , m'avoir refusé votre main ? Je vous l'ai demandée tant de fois . . . Vous baissez les yeux ; vous n'osez répondre.

CATHERINE.

Eh bien ! je vais vous ouvrir mon cœur. Si j'ai persisté , jusqu'à ce jour , à vous refuser ma main , c'est que je n'étais pas encore sûre de vos sentimens ; c'est que je craignais que vous n'eussiez pour moi que de l'amour , et l'amour , sans l'estime , s'envole promptement , et ne laisse souvent après lui que les dégoûts et le repentir ; mais à présent que j'ai lu dans votre ame ; à présent que je suis assurée d'être autant estimée que chérie , je serai la première à hâter l'instant qui doit nous unir.

PIERRE.

Fixons-le donc cet instant qui assurera mon bonheur.

CATHERINE.

Volontiers ; mais avant j'exige de vous un service.

PIERRE.

Parlez ; que faut-il faire ?

Protéger deux êtres charmans pour lesquels je m'intéressé. Vous savez les sentimens qu'Alexis et Caroline ont l'un pour l'autre ; vous savez combien ils se conviennent ; il faut m'aider à les unir ; et le jour de leur union, Pierre, est celui que je fixe pour la nôtre. La bonne Genevieve persuadée qu'Alexis rendra sa fille heureuse, sollicite tous les jours avec moi maître Georges de consentir à leur mariage ; mais il nous refuse constamment. Vous avez tous les deux sa confiance et beaucoup d'empire sur son esprit ; vous seuls pouvez le déterminer à se rendre à nos prieres.

LE FORT.

Comptez sur notre zèle.

PIERRE.

Qui peut, mieux que moi, plaider la cause d'un amant ? Oh ! je suis sûr oui , je suis sûr de faire consentir maître Georges à tout ; avant la fin de la journée . . . Sur-tout, Catherine, souvenez-vous bien que je dois être votre époux, le jour même qu'Alexis deviendra celui de Caroline.

CATHERINE.

Je vous en fais la promesse, et croyez qu'il me sera bien doux de la remplir.

SCÈNE IV.

Les précédens, GENEVIEVE, CAROLINE.

GENEVIEVE, elle sort de chez elle suivie de Caroline.

AH ! la v'là à la fin ! . . . Vous avez fait une longue absence, ma chere Catherine. (*A Pierre et à le Fort.*) Bon jour, mes enfans, bon jour.

CAROLINE, à Catherine.

J'ons couru vous chercher par-tout, et j'ons pu vous trouver.

CATHERINE.

J'étais chez le bon homme Jean-Louis, occupée à le consoler de la perte de son fils ; et sans y songer, j'y ai passé toute la matinée.

PIERRE.

Il n'y a qu'un moment que Catherine est avec nous ; encore en avons-nous employé une partie à parler de vous.

LE FORT.

Oui, nous blâmions maître Georges de ce qu'il s'obstine à refuser Alexis pour son gendre.

GENEVIEVE.

N'parlons pas d'ça, j'vous prie ! n'parlons pas d'ça. Ça m'donne d'l'humeur ; et pis ça fait d'la peine à Caroline . . . Pas vrai, m'n enfant ?

CAROLINE.

Ça n'fait rien, ma mere ; parlons-en toujours : ça m'soulag'ra p-t-être.

GENEVIEVE.

C O M É D I È :

G E N E V I È V E .

Va va, ton pere est ben heureux d'avoir un cœur qui nous dédomage d'sa mauvaise tête. Sans ça... Mals dam' ! quand on a ça bon, (elle porte là main à son cœur.) on a beau avoir des défauts, on est toujours aimé.

C A R O L I N E .

Ah ! c'est bien vrai ; car j'aime mon pere, quasiment autant qu'vous ; quoiqu'pourtant i'm'fasse queuqu'fois ben du chagrin. Hier au soir encore...

G E N E V I È V E

Quoi qu'i't'a fait, ma Caroline ?

C A R O L I N E .

C H A N S O N .

Premier Couplet.

J'étais au bord de la fontaine,
J'y voulais baigner le Moineau
Que j'pris l'aut'jour sous ce berceau ;
Mals v'là qu'il s'envol'dans la plaine ;
Alexis court après l'oiseau

A perdre haleïne,
I'me l'rapport' dans son chapeau ;
Et pour sa peine,
I'me demande un seul baiser ;
Pouvais j'donc le l'i r'fuser ?

G E N E V I È V E .

Non certainement, faut toujours r'compenser ceux qui nous obligent... Eh ben ! voyons : quoi qu'arriva d'tout ça ?

C A R O L I N E .

Second Couplet.

Je fum'z-apperçus de mon pere
Qui travaillait à ce vaisseau :
I'se glissé le long de l'eau,
Et pis nous aborde en colere.
V'là qui s'emporte contre Alexis

Avec outrage,
Et d'sortir seul' d'not'logis
I'm'fait défensé ;
Et tout cela pour un baiser ;
Pouvais-je donc le refuser ?

Ah ! si vous aviez vu comme mon pere était furieux ! I'm'a traitée si durement, si durement... Et Alexis donc, i'l'a appellé libertin, débaucheur d'filles ; i'l'a défendu d'mettre les pieds cheux nous : i'l'a dit qu'jamais je n's'rais sa femme ; qu'jamais...

G E N E V I È V E .

V'là les perés ; i'n'veulent pas pardonner à leux enfans les tours qu'eux-mêmes ont joués dans leux jeunesse... Un baiser pris : voyez un peu l'grand mal. Si mon pere s'était fâché contre ki toutes les fois qu'i'm'en a volé ; comme j'étais

PIERRE LE GRAND,
 fille... Console-toi, ma p'tite, console-toi; j'racmod'ra
 tout ça : laisse-moi faire.

CATHERINE.

Maitre Georges est ben ; mais il est un peu vif.

GENEVIEVE.

Heureusement j'savons nous plier à son caractère. J'y ons
 ben été forcée, puisque j'aons pu l'plier au mien... J'ons
 toujours aimé la paix, parce que j'savons qu'c'est c'qui fait
 l'bonheur du ménage. Georges me gronde queuq'fois ; eh
 ben ! j'en ris, et ma gaieté l'désarme. Faut qu'la femme obéisse
 à l'homme ; c'est tout simple ; mais si je n'sommes pas les
 plus fortes en r'vanche j'sommes les plus rusées, et ça nous
 console. Au si Georges a-t-il beau être vif, entêté, i'finit
 toujours par en faire à ma tête. Stapeudant v'là p'ès d'un an
 qu'je l'parsécute d'donner not'fille à Alexis, sans pouvoir en
 v'nir à mes fins. C'est la premiere fois qu'i'm'résiste aussi
 long-tems, et ça m'déroute.

LE FORT.

Comment ! il n'y aurait pas quelque moyen d'obtenir son
 consentement ?

PIERRE.

Quelles ra'isons donne-t-il de son refus ?

GENEVIEVE.

Aucunes ; c'est c'qui nous embarasse. Ce sont toujours
 des : je ne l'veux pas ; j'veux qu'ça soit comme ça... Et pis
 queux raison pourrait-il donner contre Alexis ? c'est un en-
 fant que j'ons vu naître, c'est l'fils unique de défunt not' cousin
 Jacques qu'j'almions tant, et qui nous payait si ben de r'tour ;
 ça vous est sage et rangé comme pere et mere : c'est l'plus
 riche fermier du village, l'amant l'plus fidèle...

PIERRE.

Doucement, mere Genevieve, doucement ; je connais ici
 quelqu'un qui l'égala en amour et sur-tout en fidélité (*Il re-
 garde Catherine en prononçant ces derniers mots.*)

GENEVIEVE.

C'n'es pas l'tout qu'd'être riche, sage, amoureux et fi-
 dèle ; j'crois ben qu'il est itout l'plus tendrement aimé.....
 dis, ma fille !

CAROLINE.

Oui, ma mere le plus tendrement aimé.

CATHERINE.

Je connais à mon tour quelqu'un qui pourrait lui disputer
 cet avantage. (*Elle prononce ces mots du ton le plus tendre, en
 regardant Pierre.*)

PIERRE, bas à le Fort.

Charmante !

CAROLINE.

Mon pauvre Alexis ! Je n't'ons pourtant pas vu d'là jour-
 née : ah ! faut qu'il ait ben du chagrin... (*Ici on entend un
 hautbois résonner dans le lointain.*) Le voici, j'crois... oui,

COMÉDIE.

II

c'est lui... s'il savait qu'mon pere est absent. i'viendrait de c'côté. Mais i'nos'ra, j'en suis sûre... si'pouvait m'voir seul'ment ! (Elle court au fond de la scene. Alexis paraît en jouant sur son hautbois le reste de son air.)

SCÈNE V.

Les mêmes, CAROLINE, ALEXIS.

ALEXIS, sans voir les autres.

Au ! te v'là !

CAROLINE.

Viens, mon-ami... (Alexis regarde de tout côté d'un air inquiet.) Mais viens donc, n'crains rien.

ALEXIS.

Et ton pere ? si nous voyais, tout s'rait perdu.

GENEVIEVE.

Rassure-toi, mon garçon j'te prends sous ma garde.

ALEXIS, accourant.

Ah ! par ainsi j'n'ons plus peur... La bonne maman !... bon jour, belle Catherine !... (Il fait des signes d'amitié Pierre et à le Fort.)

CAROLINE.

Mais pourquoi v'nir si tard, donc ?

ALEXIS.

Dame ! c'est que j'craignais d'rencontrer ici maître Georges. (Aux autres.) Vous savez sûr'ment qui'ma défendu...

GENEVIEVE.

Oui, Caroline, nous a conté tout ça.

ALEXIS.

Que j'suis malheureux !

GENEVIEVE.

Console-toi, mon ami ; mon mari t'aime, et jamais i'n'don'ra Caroline à d'autre qu'à toi.

CAROLINE.

C'esti' ben sûr, ma mere !

ALEXIS.

Pourquoi tarde-t-il à nous unir ? I'n'sçait donc pas c'que c'est qu'd'attendre, quand on aime ! I'n'se souvient plus de c'que c'est qu'l'amour !

GENEVIEVE.

Oh ! qu'sifait ; i's'en rappelle encore qucuq'p'tit'fois, dieu merci !

CATHERINE.

Si maître Georges s'oppose à votre mariage, c'est que vous êtes encore bien jeunes l'un et l'autre.

CAROLINE.

Eh bien ! j'en s'rons heureux plus long-tems.

GENEVIEVE.

Cath'rine a raison ; v'n'êtes que d'z-enfants.

CAROLINE.

Des enfants, ma mere ! J'ai seize ans passés.

Et moi dix-huit : Et pis c'n'est pas pour me vanter ; mais j'peux ben dire que n'gn'ya pas d'garçon dans tout l'village, qui vous manie mieux la charrue qu'moi, et qui ait plus d'cœur à l'ouvrage. D'puis deux ans qu'j'ons perdu mon pere, not' ferme, j'crois n'a pas languï : n'ons-je-t-i pas remporté c't'année l'prix d'la course ? Et c't'ours furieux qu'a fait tant d'dégar dans nos campagnes, n'l'ons-je-t-i pas tué tout seul, sans autre arme qu'ma pique ?... Si vous appelez ça être enfant, qu'faut-i donc faire pour être homme !

PIERRE.

Prends patience, mon ami. Tu verras bientôt tes souhaits s'accomplir, je t'en donne ma parole ; et... tu peux t'en fier à moi.

SCÈNE VI.

Les mêmes, GEORGES, CHARPENTIER, S.

Ces derniers entrent par la grande porte des chantiers.

GEORGES, au fond de la scène, examinant le vaisseau.

C'est bon, mes enfants ; c'est bon : ça va comme un charme.

CAROLINE.

V'là mon pere.

ALEXIS.

Je m'sauve.

GENEVIEVE, retenant Alexis.

Non, non ; reste ici. (*Caroline passe promptement auprès de sa mere et cache Alexis derriere elle.*)

GEORGES, s'avançant ; du ton de la plus grande gaieté.

Eh ben ! quoiqu'rous falte donc là, vous autres ?

GENEVIEVE.

J'r'attendons pour dîner, not'homme, t'as tardé ben long-tems.

GEORGES.

C'est vrai ; j'viens d'la forêt choisir des pieces de bois dont j'ons besoin... Bon jour ma Catherine... (*A Pierre et le Fort.*) Bon jour, mes amis, bon jour !... (*Il serre la main à Pierre, en le fixant d'un air amical et mistérieux.*)

GENEVIEVE.

Comme t'es gai c'matin, not'homme ! l'y a long-tems qu'je n't'ons vu de si bonne humeur.

GEORGES.

N'semble-t-i pas, à t'entendre, qu'jons l'humeur noire ?

ARLETTE.

Morgué ! sans m'vanter, je puis dire,

Que j'suis un bon vivant.

J'aime l'plaisir et ben souvent

J'suis l'premier à chanter et rire.

Sensible et généreux,

Sincèrement j'désire

C O M É D I E.

13.

Que tout ce qui près d'moi respire.

Soit content, soit heureux,

Mais si l'on m'trompe, ou si l'on m'contrarie,

Oh ! jarni ! c'est plus fort que moi ;

Aussi-tôt je m'fâche, je crie,

Je tempête, j'entre en furie....

On n'est pas toujours maître de soi,

J'suis vif, j'en conviens ; quelquefois même un peu en-
têté... Dame ! faut ben qu'chacun ait ses défauts.

G É N E V I E V E.

C'est tout simple. Va, va, aime ben ta Génovieve, et sois
vif tant qu'tu voudras, al's'ra toujours heureuse.

G E O R G E S, avec attendrissement.

Oui, toujours heureuse... Qui micux qu'toi mérite
d'l'être !

G É N E V I E V E.

Oh ! queu ravisé qui t'prend c'matin de m'dire des dou-
ceurs !

G E O R G E S.

Et ma p'tite Caroline ? ... T'es fâchée contre moi, j'vola
ben ça ; tu penses encore à c'qui s'est passé hier au soir.

C A R O L I N E, avec embarras, et caressant toujours Alexis
derrière elle.

Mon perc....

G E O R G E S.

Viens, mon enfant, viens ; faisons la paix !.. Eh bien !
tu boudes !... (Il s'avance pour l'embrasser, et aperçoit Alexis.)

Ah ! je n'm'étonne plus, si... (A Alexis.) J'voudrions ben
ben savoir qui t'a permis d'paraître ici, et d'parler encore à
ma fille.

G É N E V I E V E.

Moi.

G E O R G E S.

Comment !

G É N E V I E V E.

Oui, oui. J'en ons l'droit, j'espere.

G E O R G E S, avec colere.

Quoi ! c'est ainsi qu'on m'trompe ! C'est ainsi qu'on m'
brave !... (A Alexis.) Va-t-en, ou crains ma colere.

P I E R R E.

Doucement, maître Georges, doucement.

C A T H E R I N E.

Modérez-vous, de grace.

L E F F O R T.

Alexis n'est point coupable.

G E O R G E S.

Lui ? Ah ! j'enrage... Un libertin qui n's'occupe qu'à en
conter aux filles ; un paresseux qui n'a en tête qu'son amour
et ma Caroline qui n'sera jamais pour lui, j'l'en avertis....

C A R O L I N E.

Mon pere !...

G E O R G E S , sur le même ton.

Un fripon , qui hier au soir a volé deux balters à ma fille.

A L E X I S .

Embrasser sa prétendue , c'est-il donc un si grand crime ?

G E O R G E S .

Ta prétendue , dis-tu ? Oh ! j'étouffe. . . . Si j't'attrape , j'te. . . . (*L' veut courir après Alexis ; Pierre et le Fort le retiennent.*) Sa prétendue ! Ma fille sa prétendue ! . . . J'suis d'une fureur. . . . (*Ici on entend au loin des instrumens champêtres.*)

G E N E V I E V E .

Quoi qu'j'entends-là ?

C A R O L I N E elle court au fond de la scène , et regarde du côté d'où le bruit s'est fait entendre.

Ah ! bon dieu ! quel monde ! tout c'village est assemblé. . . . On vient de c'côte. (*Le bruit des instrumens recommence et augmente par gradation.*)

S C E N E V I I .

Les précédens , MATHURIN , LE VILLAGE.
Mathurin , est au milieu des Villageois. Il marche d'un pas chancelant , et porte à la main une couronne de fleurs.

C H Œ U R D E S V I L L A G E O I S .

CÉLEBRONS cette journée ,

Pour nous si fortunée ;

Que Catherine et ses bienfaits
De nos cœurs ne sortent jamais.

C H Œ U R D E V I E I L L A R D S .

Elle sait dans notre vicillesse ,
Nous faire passer d'heureux jours.

C H Œ U R D E J E U N E S F I L L E S .

Al'nous enseigne la sagesse.

C H Œ U R D E J E U N E S G A R Ç O N S .

Elle protège les amours.

C H Œ U R D E T O U S L E S V I L L A G E O I S .

Célébrons cette journée

Pour nous si fortunée ,

Que Catherine et ses bienfaits
De nos cœurs ne sortent jamais.

C A T H E R I N E .

Qu'entends-je ! vous parlez de bienfaits ; vous prononcez mon nom. . . Mes bons amis , que voulez-vous ?

T O U S L E S V I L L A G E O I S ,

Vous couronner.

M A T H U R I N , à Catherine.

Comme l'plus vieux , je suis chargé d'porter la parole , daignez m'entendre (*Genevieve excite tout le monde au silence , et Mathurin reprend d'une voix foible et tremblante*) L'y a aujourd'hui trois ans , Catherine , qu'vous vintes fixer votre demeure dans c'canton. Depuis c't'heureux tems , chaque jour est marqué par vos bienfaits ; chaque jour vous donne d'nou-

veaux droits à notre reconnaissance, hé ben ! pour vous l'exprimer, et transmettre à nos enfants l'souvenir, de vos vertus, j'ons arrêté entre nous, qu'tous les ans, à pareil jour, on célébrerait une fête dans tout l'village ; et qu'tant qu'j'aurions l'honneur de vous y posséder, i'vous serait offert, ce jour-là, par le plus ancien de nous tous, une couronne d'fleurs, comme l'gage de n'ostre amitié et l'prix d'vostre bienfaisance.

G E N E V I E V S.

Ah ! comme l'cœur me bat. . . Ma Catherine, mon amie. . . queu plaisir. . . queu gloire pour nous d'vous avoir dans not'maison !

C A T H E R I N E, avec égarement.

Qu'ai-je entendu ! . . . Quoi, mes amis. . . Quoi, bon vieillard, (à Mathurin,) vous, m'avez décerné cette couronne. (Mathurin couronne Catherine. Après lui avoir mis la couronne sur la tête, il exprime par son jeu le désir de l'embrasser. Catherine s'en aperçoit, et presse le vieillard dans ses bras.)

P I E R R E, bas à le Fort.

O mon ami ! quel spectacle !

L E F O R T, bas à Pierre.

Et quel moment pour vous !

F I N A L E.

C H Œ U R.

Célébrons cette journée

Pour nous si fortunée ;

Que Catherine et ses bienfaits

De nos cœurs ne sortent jamais.

C H Œ U R D E V I E I L L A R D S.

Elle sait dans notre vieillesse

Nous faire passer d'heureux jours.

C H Œ U R D E J E U N E S F I L L E S.

Al nous enseigne la sagesse.

C H Œ U R D E J E U N E S G A R Ç O N S.

Elle protège les amours.

T O U S, excepté Catherine.

Célébrons cette journée

Pour nous si fortunée ;

Que Catherine et ses bienfaits

De nos cœurs ne sortent jamais.

M A T H U R I N.

Comme l'plus-vieux de ce village,

J'ons eu l'plaisir d'vous couronner :

Catherine, c'bel avantage

A tous nos vieillards va donner

Le désir d'avoir le plus d'âge.

M A T H U R I N et T O U S L E S V I L L A G E O I S.

Oui, Catherine, c't'avantage

A tous nos vieillards va donner

Le désir d'avoir le plus d'âge.

Il est doux d'vous couronner !

Qu'il doit être doux d'vous couronner !

CATHERINE, à part avec l'égarement de la joie.

Je n'y tiens plus... Je fonds en larmes...

Quel prix pour si peu de bienfaits !...

Ah ! que ce moment a de charmes !

Non, je ne l'oublierai jamais.

LES VILLAGEOIS, MATHURIN, CATHERINE, PIERRE et LÉ
RIN, GENEVIEVE et CA- FORT. chacun à part.,
ROLINE.

J'sentons couler nos larmes
Au souvenir de ses bienfaits.

Ah ! que ce moment a de charmes !
Non, je ne l'oublierai jamais.

Célébrons cette journée

Pour nous si fortunée !

Que Catherine et ses bienfaits
De nos cœurs ne sortent jamais !

(Les Villageois s'en vont avec Mathurin. Pierre, le Fort, Ca-
therine, GENEVIEVE et CAROLINE rentrent dans la maison de Geor-
ges.)

CATHERINE.

Coulez ô douces larmes.

Quel prix pour si peu de bienfaits !

PIERRE et LE FORT.

Je sens couler mes larmes.

Heureux qui répand des bienfaits !

Ah ! que ce moment a de charmes !

Non, je ne l'oublierai jamais.

Célébrons cette journée.

CATHERINE.

Pour moi si fortunée.

PIERRE et LE FORT.

Pour nous si fortunée.

CATHERINE.

Quel prix pour si peu de bienfaits !

Non, je ne l'oublierai jamais.

PIERRE et LE FORT.

Que Catherine et ses bienfaits

De nos cœurs ne sortent jamais.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente l'intérieur de la maison de Georges. C'est une chambre rustique dans laquelle il y a trois portes, une au fond, et une de chaque côté. Celle qui est à la gauche du spectateur ; est l'entrée de la chambre de Catherine ; on voit auprès une table entourée de plusieurs bancs. La porte du fond conduit à la chambre de Georges et de Genevieve, celle qui est sur l'autre côté de la scène, est la porte de sortie qui donne sur la place du village représentée au premier acte.

SCENE PREMIERE.

PIERRE, GEORGES.

(Ils entrent par la porte du fond.)

GEORGES, avec une joie concentrée.

Nous v'l'a seuls, à la parfia !

PIERRE.

P I E R R E.

Pouvez-vous vous plaire à affliger ainsi votre fille et Alexis ? se peut-il que vous vous opposiez à faire des heureux !

G E O R G E S, *souriant et lui serrant les mains.*

Quand j'taurons conté mes raisons , tu cesseras de m'blâmer , j't'en réponds.

P I E R R E.

Je ne pourrai jamais m'empêcher de dire que vous êtes injuste envers Alexis. Que pouvez-vous lui reprocher ?

G E O R G E S.

Rien ; non , ma foi , rien. Il est riche et sage autant qu'ad-moureux ; et j'is ben sûr qu'i rendrait ma fille heureuse. . . . Siapendant al' ne s'ra pbint pour lui.

P I E R R E.

Et pourquoi , maître Georges !

G E O R G E S.

Pourquoi . . . C'est que j'te l'dis en confidence , j'voulons pour gendre quenqu'un qui prenne mes chantiers , et m'succede dans mon état : en un mot un charpentier . . . Écoute-moi , mon ami . . . l'y a eu un an l'dix de c'mois qu't'es à mon service. Par le compte qu'jons tiré sus mes livres , j'ai vu qu'jons gagné c't'année-ci ben plus que d'coutume , c'profit est ton ouvrage ; oui , Pierre , c'est l'fruit d'ton zèle à conduire mes ouvriers , de ton adresse à diriger mes travaux ; Eh ben ! j'te l'offre , pour la récompense d'tes peines : et pour te prouver mon attachement et reconnaître celui qu'tu m'p'ores , j'y joins la main d'ma fille , et j'te fais mon successeur.

P I E R R E.

(*A part.*) Ciel ! qu'entends je ! . . . (*A Georges.*) Mon bon maître , je ne puis vous exprimer combien je suis sensible à cette généreuse préférence ; mais il m'est impossible d'y répondre.

G E O R G E S.

Comment ! tu rejets mes offres !

P I E R R E.

Gardez votre argent , maître Georges ; je n'en ai pas besoin . . . je vous assure . . . Quant à la main de votre fille . . . je ne saurais l'accepter.

G E O R G E S.

Je n'puis revènr dè ma surprise . . . Quoi ! tu t'oses d'être mon gendre ! . . . Cruel ! je n'te l'pardon'rai d'ma vie.

P I E R R E, *à part.*

Que ces débats ont pour moi de charmes ! . . . (*A Georges.*) Je vous parais bien coupable , mon cher Georges ; mais quand une fois on a donné son cœur , et surtout qu'on a fait un bon choix , est-il possible de manquer à ses serments ?

G E O R G E S.

Ah ! j'comprends tu n'veux point d'ma fille pafé qu'unè autre a ta foi.

Vous sçavez mon secret.

G E O R G E S.

Eh ! que n' me l'disais tu plutôt !... Et peut-on savoir quelle est celle qui...

P I E R R E.

La plus belle, la plus vertueuse femme de ce canton ; en un mot... Catherine.

G E O R G E S.

Catherine !... All'aurait donné sa foi ?

P I E R R E.

Oui , maître Georges.

G E O R G E S.

Ah ! Qu'êtes heureux ! l'fallait un pareil trésor , pour te rac'moder avec moi ; garde l'bien c'trdsor inestimable. J'en connais point d'pus précieux au monde.

P I E R R E.

Vous me pardonnez donc mes refus ?

G E O R G E S.

Oh ! d'bon cœur , loin d'i'en vouloir , j'toffre mes soins , tout mon sang s'p'faut , pour que tu d'viennes l'époux d'celle dont t'as l'bonheur d'être aimé.

P I E R R E.

Eh bien ! vous tenez mon sort entre vos mains.

G E O R G E S.

Tant-mieux. Explique-toi.

P I E R R E.

Vous saurez donc qu'il y a long-temps que je sollicite en secret Catherine de me donner sa main et de couronner mon amour. Mes demandes toujours avalsent été infructueuses : enfin convaincue tout-à-fait de la sincérité de mes sentimens , elle a , ce matin , fixé elle-même le jour qui doit nous unir à jamais.

G E O R G E S.

Ah ! ce jour s'ra un des plus beaux d'ma vie... Et quel est-i' , mon ami ?

P I E R R E.

Celui , maître Georges , où Alexis devlendra l'époux de votre fille.

G E O R G E S , avec le délire de la joie.

En c'cas , ce s'ra dès d'main... Oui dès d'main vous s'erez unis tous les quatre... j'm'en vas annoncer ça à Catherine , à ma femme , à nos jeunes anoureux , et d'là je cours cheux l'Tabellion , pour qu'i vienne faire aujourd'hui les deux actes d'mariage... Toi , mon ami , attends-moi là ; j'te réjoins dans l'instant. Entends-tu Pierre ?... Attends moi là.

Il sort par la porte du fond , Pierre l'y conduit en exprimant , par son jeu le plaisir et la reconnaissance : ce qui emploie le tems de la ritournelle du morceau suivant.

SCÈNE II.

PIERRE, seul.

ARLETTE.

Je vais m'unir à ce que j'aime ;
 Sur la tête de la beauté,
 Je vais placer le diadème.

Quel heureux sort ! quelle félicité !
 Catherine ! ame de ma vie !

Oui, je t'adorerai,
 Tant que j'existerai.

O mon épouse ! ô mon amie !

Par tes vertus, par ton génie,

Tu me guideras,

Tu me conduiras

Au but où j'aspire.

Oui tu m'aideras

A civiliser mon Empire,

A rendre heureux tous mes sujets,

A répandre par-tout le bonheur et la paix....

Je vais m'unir à ce que j'aime ;

Sur la tête de la beauté,

Je vais placer le diadème.

Quel heureux sort ! quelle félicité !

SCÈNE III.

PIERRE, CATHERINE.

(Elle entre sur la scène par la porte du fond.)

CATHERINE, à part, entrant.

Le voilà seul ; saisissons cet instant pour l'interroger sur sa naissance, et dissiper, s'il est possible, mes soupçons et mon inquiétude.

PIERRE.

Enfin, belle Catherine, rien ne s'oppose maintenant à l'accomplissement de vos promesses, et je vais être votre époux.

CATHERINE.

Oui, Georges vient de nous annoncer qu'il consentait à tout : nous allons être unis, mais avant de m'engager avec vous, il faut que je sorte d'une incertitude qui seule trouble mon bonheur. Ecoutez-moi, mon ami ; et surtout soyez sincère... Depuis que vous et André demeurez dans cette maison, vous avez pris sans cesse tous les deux le plus grand soin de cacher qui vous êtes. Je ne sais encore quelle est votre famille, quel est le lieu qui vous a vu naître : à quoi dois-je attribuer un pareil mystère ?

PIERRE, avec embarras.

Est-ce donc un crime d'être discret ?

CATHERINE.

Non ; mais c'en est un de tromper ce qu'on aime.

PIERRE, avec plus d'embarras encore.
Moi, vous tromper!... Pouvez-vous le croire?

CATHERINE.

Eh bien dissipez mes soupçons, vous ne devez avoir aucun secret pour moi, apprenez-moi quelle est votre patrie, quelle est votre famille.

PIERRE, à pari.

Sortons de cet embarras, et cachons toujours qui je suis. (A Catherine.) Vous le voulez? je vais vous satisfaire... Ma patrie est Moscou; je suis né, m'a-t'on dit, près le palais de nos Czars... Voilà tout ce que je sais... (Avec une honte simulée.) Quant à mes parens.

CATHERINE.

Eh bien!

PIERRE.

Je les ignore.

CATHERINE.

Vous les ignorez?

PIERRE.

Hélas! oui, je ne sais pas à qui je dois le jour... il m'en coûte, Catherine, de vous faire un pareil aveu: peut-être va-t-il me rendre méprisable à vos yeux.

CATHERINE.

Méprisable? Le malheur rend-il donc moins estimable? Est-ce votre faute à vous, si le hasard, jaloux des avantages que vous a prodigués la nature, vous a refusé ses faveurs? Devez-vous être, pour cela, privé des douceurs de l'hyménée? M'en rendez-vous, pour cela, moins heureuse?... Mais ce que vous me dites est-il bien vrai?

PIERRE.

Quoi! vous douteriez!...

CATHERINE.

Oui, Pierre; votre ton, votre manière d'exister, vos sentimens enfin; tout dément en vous ce que vous m'assurez être.

PIERRE.

Mes sentimens, dites-vous? Les sentimens sont de tous les rangs, et ce n'est pas la naissance qui les donne; vous en êtes, Catherine, la preuve la plus convaincante.

CATHERINE.

Cependant les vertus qui vous caractérisent, paraissent gravées trop profondément dans votre ame, pour n'y avoir pas germé dès votre enfance; et ces vertus ne peuvent être que le fruit d'une éducation, dont sont privés ces infortunés au nombre desquels vous vous placez... Comment! vous n'avez jamais rien découvert qui pût vous instruire de votre naissance!

PIERRE.

Non, jamais.

CATHERINE.

Qu'il doit être cruel de ne pas connaître ceux à qui l'on doit le jour!... O mon ami! que je vous plains!

P I E R R E.

Je cesse d'être à plaindre si vous m'aimez toujours, et surtout si vous consentez que je sois votre époux.

C A T H E R I N E.

Si j'y consens ! Votre situation vous rend à mes yeux plus intéressant encore ; et si j'ai des reproches à vous faire, c'est de me l'avoir cachée aussi long-tems.

P I E R R E.

Pardon, je craignais de perdre votre amitié ; de n'être plus regardé comme un égal.

C A T H E R I N E.

Quand on est comme vous, Pierre, on est toujours l'égal de ce qu'on aime ; l'amour, le véritable amour ne connaît ni les rangs, ni la naissance ; il suffit d'avoir une ame, pour mériter ses faveurs. (*avec l'ivresse du sentiment.*) Que je vais avoir de plaisir à adoucir votre sort ! Vous êtes sans biens ; je vous donnerai la moitié du peu que je possède : vous êtes sans parens ; je vous en tiendrai lieu. Oui ; vous trouverez en moi les soins vigilans d'une mere, la douce amitié d'une sœur, l'amour d'une épouse fidele dont le bonheur serait parfait si, par ses soins et sa tendresse, elle pouvait détourner vos regards de la solitude qui entoura votre berceau.

P I E R R E, *la fixant avec attendrissement.*

Que vous possédez bien le langage du sentiment ! ô ma Catherine ! (*il lui baise les mains.*)

D U O.

P I E R R E.

Que je bénis ma destinée !
Je vais devenir votre époux.

C A T H E R I N E.

Oui ; le plus heureux hymenée,
Pierre, va m'unir avec vous.

E N S E M B L E.

Je vais devenir votre } époux
Vous allez être mon }

P I E R R E.

Je n'ai qu'un cœur à vous offrir,

C A T H E R I N E.

C'est le seul bien que je désire.
Sans ce cœur l'offre d'un Empire
Ne pourrait m'éblouir.

C A T H E R I N E, *à part.*P I E R R E, *à part.*

Amour, amour, c'est ton Empire Pour moi dédaigner un Empire
Que seul je promets de chérir. Ah ! si j'osais me découvrir !

C A T H E R I N E.

Brûler d'une flamme éternelle,
Et posséder un cœur
Vertueux et fidele ;
Voilà, voilà le vrai bonheur,

Je serai toujours fidèle ;
 Oui je brûlerai
 D'une flamme éternelle
 Et je bénirai
 A chaque instant de ma vie ,
 L'heureuse chaîne qui nous lie.

SCÈNE IV.

PIERRE, CATHERINE, LE FORT, GENEVIEVE, ALEXIS, CAROLINE, MATHURIN, LE VILLAGE.

(*Caroline et Alexis soutiennent Mathurin.*)

MATHURIN, au fond de la scène.

OH ! vous n'avez pas besoin de m'soutenir : je sens que l'plaisir ranime mes forces.

GENEVIEVE, à Pierre et à le Fort.

Approchez ces bancs vous autres. (*Pierre, le Fort et Alexis apportent les bancs qui sont à la gauche du théâtre, et les placent en demi-cercle sur le devant de la scène.*)

PIERRE.

Allons, bon Mathurin, mettez-vous là. (*Mathurin s'assied au milieu des bancs, et Genevieve se met à sa droite.*)

MATHURIN.

Mais où c'qu'est donc Catherine.

CATHERINE.

Me voici, mon bon Mathurin. (*Elle s'assied à la gauche de Mathurin. Les vieillards et les vieilles du village prennent ensuite place ; et après eux, Pierre et le Fort d'un côté, et Alexis et Caroline de l'autre ; Pierre termine l'aile qui est à la droite du spectateur, Alexis celle qui est à la gauche ; les jeunes garçons et les jeunes filles du village vont se grouper derrière tous ces personnages ainsi placés.*)

MATHURIN, à Catherine.

O not'bienfaitrice ! Queu joie ! Queu ravissement, pour moi d'assister encore à vot'mariage et à celui d'mon p'tit Alexis ! Ah ! qu'on vienne dire à présent que n'gnia plus d'plaisir pour les vieillards !... V'là près d'quatre ving-dix ans que j'sis au monde, et jamais... non jamais j'n'ai passé une aussi belle journée.

GENEVIEVE.

Ni moi non plus ; exepté s'tapendant celle d'mes noces. Ah ! pour c't'elle-là, j'm'en rapel'rai !... tout' ma vie. J'y eus tant de d'plaisir !... Dame ! c'était ben naturel. J'épousais Georges qu'jalmais d'puis mon enfance. (*Aux vieill.*) Et vous savez ben, vous autres, qu'lors qu'on s'marie à c'qu'on aime, on est dans un contentement, dans une ivresse.. ça ne peut pas s'exprimer ; non, non ; ça n'peut pas s'exprimer.

PIERRE,

Maître Georges ne vient point,

Il devrait être ici.

GENEVIEVE.
Pn'tard'ra pas mes enfans ; un peu d'patience.

ALEXIS.
Si André voulait en l'attendant , nous chanter c'te chanson
qu'il a apprise à tout l'village , et qu'j'aimons tant ?

CAROLINE.
Ah ! c'est ben dit.

GENEVIEVE.
N'est-ce pas c't'ellè-là où c'que'ly a un Empereur qui
s'fait charpentier ?

ALEXIS ET CAROLINE.
Oui , oui , oui.

GENEVIEVE , à le Fort.
Allons , André , faut nous la chanter.

LE FORT.
Bien volontiers.

ROMANCE.
(Pendant cette Romance , Pierre exprime par son jeu le plaisir
poussé jusqu'à l'égarément , et Catherine d'un air inquiet et sur-
pris , suit tous les mouvemens de l'Empereur.)

Premier Couplet.

Jadis un célèbre Empereur
Remit le soin de son Empire
Entre les mains d'un sage Gouverneur
Pour courir le monde et s'instruire.
Les trésors , les rangs , la grandeur
Ne font pas toujours le bonheur.

CHŒUR.

Les trésors , les rangs , la grandeur
Ne font pas toujours le bonheur.

Second Couplet.

Il prit l'habit d'un charpentier
Afin de cacher sa naissance ;
Et visita jusqu'au moindre chantier
De l'Angleterre et de la France.
Les trésors , etc.

CHŒUR.

Les trésors , etc.

Troisième Couplet.

Courbé sous de pesans fardeaux ,
Couvert de sueur , de poussière ,
De la marine il suivit les travaux
Pendant près d'une année entière.
Les trésors , etc.

CHŒUR.

Les trésors , etc.

PIERRE LE GRAND,

Quatrième Couplet.

Il prend la hache , le marteau ,
 Au lieu de Sceptre et de Couronne ,
 Et réussit à construire un vaisseau ,
 Dont la beauté séduit , étonne.
 Les trésors , etc.

C H Œ U R.

Les trésors , etc.

Cinquième et dernier Couplet.

Grands Rois , surperbes potentats ,
 Quittez vos Cours , vos Diadèmes :
 Ainsi que lui , sortez de vos États ,
 Voyagez , travaillez vous-mêmes ;
 Et vous verrez que la grandeur
 Ne fait pas toujours le bonheur.

C H Œ U R.

Et vous verrez que la grandeur
 Ne fait pas toujours le bonheur.

A L E X I S.

La jôlie chanson / la jôlie chanson !

C A T H E R I N E.

André la chante avec expression

P I E R R E , avec la plus grande émotion.

Oui , il m'a ému à un point . . . que je ne puis exprimer.

G E N E V I E V E.

La chanson est jôlie , faut en convenir ; mais all'le s'rait bon
 d'avantage , si tout c'qu'al'dit était vrai , car i'n'faut pas vous
 imaginer qu'vous m'ferez accroire qu'un Empereur a quitté
 son palais , sa cour , toute c'te magnificence enfin , pour courir
 les pays et apprendre l'métier de charpentier. Je n'croirai ja-
 mais ça ; non , non , je n'croirai jamais ça.

L E F O R T.

Le fait est certain , merc Genevieve . . . Tenez , demandez
 à Pierre.

P I E R R E , avec le plus grand embarras.

Rien n'est plus vrai , je vous assure.

S C E N E V.

Les mêmes , GEORGES, LE TABELLION.

G E O R G E S , avec l'ivresse de la gaité.

Bon jour , bon jour , tout le monde.

L E T A B E L L I O N.

Bon jour , mes enfants , bon jour ,

G E O R G E S.

Eh ! V'là l'bon Mathurin. (*Il s'assied à côté de Genevieve , et
 fait placer le Tabellion entre lui et Mathurin.*) Allons , mon
 vieux ami ; vous avez signé l'acte d'mariage de feu mon pere ,
 vous avez signé le mien , vous signerez encore c'i'-là d'ma
 fille , et d'vot petit n'veu. (*Pendant que Georges parle ainsi à
 Mathurin , deux jeunes garçons , apportent une table qu'ils placent
 devant le Tabellion.*)

LE TABELLION, tirant de sa poche une écritoire et les papiers.

Par lequel des deux actes commencerons-nous ?

GEORGES.

Par celui de Pierre et de Catherine.

LE TABELLION, écrivant.

Fort bien... Voyons d'abord les noms (*A Pierre.*) comment te nommes-tu, mon ami ?

PIERRE, avec embarras.

Pierre.

LE TABELLION.

Oui, je le sais ; mais c'est ton nom de famille que je demande.

PIERRE, avec plus d'embarras encore.

Je... n'en ai point d'autre.

CATHERINE.

Pourquoi rougir des caprices du sort, dites tout simplement que vous ne connaissez point vos parens.

LE TABELLION.

Comment ! est-ce qu'il ignore sa naissance ?

PIERRE.

Oui, Monsieur.

LE FORT, bas à Pierre.

Le détour est adroit.

LE TABELLION, écrivant toujours.

Ah ! c'est différent, c'est différent.

GENEVIEVE.

Je ne m'étonne pas si toujours l'inous en a fait mystère.

LE TABELLION.

Qu'est-ce que la future apporte en mariage ?

PIERRE.

Rien Monsieur ; le peu qu'elle a, c'est pour les malheureux.

MATHURIN.

Ah ! c'est ben vrai, ça, c'est ben vrai.

LE TABELLION, à Pierre.

Et toi mon ami ; tu n'as rien non plus ; n'est-ce pas ?

PIERRE.

Mon dieu ! non. Monsieur. Je n'ai que mes bras et mon amour pour Catherine.

LE TABELLION.

Va, va, tu es plus riche que tu ne penses ; maître Georges m'a fait part de ses intentions pour toi. Les voilà insérées dans cet acte ; je vais t'en donner lecture.

PIERRE, bas à le Fort.

Que veut-il dire ?

LE TABELLION.

Bon !... (*Il cesse d'écrire.* Ecoutez-moi... (*Il lit.*) M'y voilà... « Est également comparu Georges Morin, maître charpentier, demeurant en ce village, lequel voulant re-

» connaître les bons services que lui a rendus ledit Pierre,
 » et lui prouver l'amitié qu'il lui porte, s'est démis, et par
 » ces présentes se démet en sa faveur, de tous les chantiers,
 » ateliers, outils, bois et charpentes qui peuvent lui appar-
 » tenir; comme aussi du vaisseau maintenant en construc-
 » tion sur les plans et sous la conduite dudit Pierre. »

C A T H E R I N E.

Ciel!

P I E R R E.

Qu'entends-je ?

L E F O R T, *bas à Pierre.*

Vous voilà maître charpentier.

L E T A B E L L I O N, *continuant de lire.*

» Donne en outre. . . Donne en outre ledit Georges Morin
 » audit Pierre, la somme de quatre cens ducats; laquelle
 » somme ledit Morin reconnaît lui avoir été produite par les
 » talens dudit Pierre; et sur-tout par le zèle qu'a mis ce
 » dernier à le servir et à conduire ses travaux. » (*Il con-
 tinue d'écrire.*)

P I E R R E.

Dieu! (*Il s'élançe de sa place; Georges en fait autant.*) Maître Georges! . . . Mon ami! . . . Je ne saurais parler; mon cœur est trop plein. (*Il se jette dans les bras de Georges, et ils s'embrassent au milieu de l'assemblée.*)

D I A L O G U E E N C H A N T.

P I E R R E,

O ciel! que viens-je d'entendre ?

Mon ami! . . . mon bienfaiteur!

G E O R G E S.

J'ai pu te faire mon gendre;

Sois du moins mon successeur.

T O U S, *excepté Georges.*

Quel trait de bienfaisance!

C A T H E R I N E:

Je reconnais bien là son cœur.

L E V I L L A G E.

Quel trait de bienfaisance!

Je r'connaissons ben là son cœur.

G E O R G E S, *à Pierre.*

Pour moi quelle jouissance!

Je t'fais sorti d'l'indigence

Et j'assure ton bonheur.

P I E R R E, *à part:*

Pour moi quelle jouissance!

Sous l'habit de l'indigence

Je trouve le vrai bonheur.

P I E R R E, L E F O R T, *Chacun à part.* C A T H E R I N E, *à part:*Pour ^{moi} _{lui} quelle jouissance! Pour moi quelle jouissance!

Sous l'habit de l'indigence Pierre sort de l'indigence,

Je trouve le vrai bonheur. Et trouve le vrai bonheur.

G E O R G E S , à part.

G E N E V I E V E

ET TOUS LES AUTRES.

Pour moi quelle jouissance ! Pour nous tous que jouissance !
 Je l'ai fait sorti' d'indigence , Pierre sort de l'indigence ,
 Et j'assure son bonheur. Et trouve le vrai bonheur.

P I E R R E , à Georges.

Comptez sur ma reconnaissance

Jusques à mon dernier soupir !

G E O R G E S .

N' me parle point d' reconnaissance ;

Promets moi de me chérir :

Je n' veux qu' ça pour ma récompense.

G E O R G E S ,

G E N E V I E V E , CAROLINE.

Oui ; pour tout récompense , Oui ; pour tout récompense ,
 Promets-moi de me chérir. Promettez de le chérir.

P I E R R E , à part avec la plus grande émotion.

Dieux ! comme il vient de m'attendrir !

Ah ! s'il connaissait ma naissance....

Concentrons ma reconnaissance ,

De crainte de me découvrir.

A Georges. Mon cher Georges, mon maître !...

Oui , j'accepte vos dons... Un jour viendra peut-être

Où je pourrai vous offrir

Les preuves de mon souvenir...

Comptez toujours , comptez d'avance

Sur mon amitié , sur mon cœur.

P I E R R E , LE F O R T , Chacun à part. C A T H E R I N E , à part.

Pour ^{moi} lui quelle jouissance ! Pour moi quelle jouissance !

Sous l'habit de l'indigence , Pierre sort de l'indigence ,

Je trouve le vrai bonheur. Et trouve le vrai bonheur.

G E O R G E S , à part.

G E N E V I E V E ,

ET TOUS LES AUTRES.

Pour moi quelle jouissance ! Pour nous tous que jouissance !
 Je l'ai fait sorti' d'indigence , Pierre sort de l'indigence ,
 Et j'assure son bonheur. Et trouve le vrai bonheur.

L E T A B E L L I O N , cessant d'écrire.

L'acte est fini ; il n'y a plus qu'à le signer. (Il présente la
 plume à Catherine , qui signe. Pierre , Georges , Genevieve , le Fort
 et Mathurin , signent ensuite.)

P I E R R E , pendant que Mathurin signe.

La main vous tremble , bon Mathurin.

M A T H U R I N .

C'est vrai. Qu'veux-tu mon ami ? C'est l'effet d'âge et du
 plaisir. (Alexis et Caroline signent aussi , et après eux les habitants
 du village.)

A L E X I S .

Est-ce qu'on n'va pas faire tout not'acte d'mariage ?

Un moment , enfant , un moment.

S C E N E V I.

Les mêmes , M E N S I K O F F , suivi de plusieurs soldats.
Mensikoff fixe avec joie et admiration Pierre et le Fort qu'il feint
de ne pas connaître.

P I E R R E , bas à le Fort.

Que vois-je ! Mensikoff !

G E N E V I E V E , à Georges.

Quoi qu'on nous demande c'grand Seigneur-là ?

Tous les personnages assis se levent et se retirent en arriere. Les jeunes
gaissons emportent la table et les bancs.

M E N S I K O F F.

N'est-ce pas ici la demeure de Georges-Morin , maître
Charpentier ?

G E N E V I E V E.

Oui , Monsieur... (*Se reprenant.*) Oui , Monseigneur ,
c'est mon mari... Le v'la , Monseigneur , le v'la.

G E O R G E S.

Qu'y a-t-il pour vot' service ?

M E N S I K O F F.

Parmi les ouvriers qui travaillent dans vos chantiers , il doit
y en avoir deux , dont l'un se nomme Pierre et l'autre
André.

G E O R G E S.

C'est vrai , Monseigneur ; les voici. (*Il montre Pierre
et le Fort.*)

C A T H E R I N E , bas à Pierre.

Que vous veut-il ?

M E N S I K O F F , à Georges.

Je désirerais leur parler en particulier : vous serait-il pos-
sible de me laisser ici seul avec eux ?

G E O R G E S.

Volontiers , Monseigneur... (*Au Tabellion.*) Passons
dans c'te chambre ; (*Il désigne la porte de la chambre de Ca-
therine.*) j'y f'rons pendant c'tems-là , l'acte d'mariage de
Caroline et d'Alexis.

(*Il emmene tout le monde. Catherine sort la dernière d'une
démarche lente et d'un air inquiet , en regardant à plusieurs reprises,
les personnages qui restent sur la scène.*)

S C E N E V I I.

PIERRE , LE FORT , MENSIKOFF , SOLDATS.

M E N S I K O F F.

ENFIN je vous revois !... O Pierre ! O mon Czar !...
et vous , le Fort , digne ami du plus grand monarque , sous
quels habits je vous retrouve tous les deux !

P I E R R E.

Parlez plus bas , mon cher Mensikoff ; de crainte de nous
faire connaître.

LE FORT.

Qui peut vous amener ici ? Tout est-il tranquille à Moscou ? Les troubles sont-ils apaisés ?

MENSIKOFF.

S'il en était ainsi, aurais-je abandonné un seul instant le gouvernement de l'Empire ? ... Non, non ; la discorde s'est emparée de tous les esprits ; et j'ai couru moi-même les plus grands dangers.

PIERRE.

Dieux ! que me dites-vous ?

MENSIKOFF.

Fidèle à exécuter les ordres de Votre Majesté, pendant tout le tems que vous avez parcouru les différentes parties de l'Europe, j'ai communiqué aux grands de votre cour, et vos projets, et les moyens auxquels vous vous abaissiez vous-même, pour faire fleurir un jour les arts dans votre Empire. Surpris, charmés, tous en silence bénissaient votre nom, et attendaient patiemment votre retour ; mais depuis que, revenu dans vos états, vous m'avez ordonné de taire l'endroit que vous habitiez ; les Bayards, jaloux du rang et du pouvoir dont Votre Majesté m'a revêtu, ont tous résolu de me perdre. Ils ont attaqué mon honneur : ils ont semé des soupçons sur ma conduite. Alors, on m'a accusé d'être seul la cause de votre absence, d'avoir attenté à vos jours, de chercher à envahir votre trône. . . Vous le dirai-je, enfin ! regardé comme un traître, comme un usurpateur, j'ai été arraché de votre palais, conduit à la Tour, et chargé de fers.

PIERRE.

Ciel !

LE FORT.

Il vous était facile de prouver votre innocence, en montrant les ordres que l'Empereur vous adresse journallement.

PIERRE.

Sans doute.

MENSIKOFF.

Ç'eût été, mon prince, trahir le secret dont vous m'aviez fait dépositaire ; ç'eût été désigner ce village où vous m'ordonniez sans cesse de vous laisser ignorer. Je me suis déterminé à supporter l'esclavage, l'ignominie, la mort, plutôt que de vous désobéir et vous déplaire.

PIERRE.

A ce trait je reconnais bien Mensikoff. Achevez : apprenez-moi les suites de ces troubles affreux.

MENSIKOFF.

Le sénat s'est assemblé, m'a fait paraître devant lui ; et sans respect pour mon rang, sans égard pour mes services ; il m'a condamné à perdre la tête, si Votre Majesté n'est rendue promptement à son peuple. . . J'ai demandé alors à être conduit en ces lieux, où j'arrive escorté de vos officiers et de trois cents hommes que j'ai fait arrêter à quelques pas d'ici ;

30 PIERRE LE GRAND;
et seul, sous la garde de ces soldats, (*Il montre les soldats qui l'accompagnent.*) j'accours déposer mes malheurs à vos pieds; (*Il se jette aux pieds de l'Empereur.*) et sur-tout prier Votre Majesté de rétablir l'honneur d'un serviteur fidèle.

PIERRE.

Relevez-vous, Mensikoff, relevez-vous, vous dis-je. C'est dans mes bras, et non pas à mes pieds, que doivent se jeter des serviteurs... des amis tels que vous. (*Il le relève et l'embrasse.*)

MENSIKOFF.

Ah! cette faveur me fait oublier tous mes maux.

LE FORT.

Il n'y a pas un instant à perdre; venez, mon prince, venez vous montrer à voire cour.

PIERRE.

Oui, volons: et d'un regard dissipons ces orages... Mes amis, les momens sont chers; (*A Mensikoff.*) allons d'abord me montrer à votre escorte; je veux lui annoncer moi-même votre héroïsme, votre innocence: nous reviendrons ensuite ici payer toutes les dettes de mon cœur... (*Ici Catherine paraît au fond de la scène, elle s'avance doucement, sans être apperçue des personnages qui l'occupent, mais d'assez près pour entendre les mots suivans.*) O toi pour qui je brûle du feu le plus sacré! Toi que je voulais épouser sous cet humble vêtement... Cette union, sans éclat, m'eût rendu plus heureux; mais il n'y faut plus songer... Nous sommes seuls, profitons de cet instant pour sortir de cette maison, sans y causer le moindre trouble: venez, guidez mes pas.

MENSIKOFF, à part.

Quel bonheur! Je vais enfin l'arracher de cette obscure retraite (*Pierre, le Fort, Mensikoff et les soldats sortent par la porte qui est à la droite du théâtre.*)

SCÈNE VIII.

CATHERINE, seule.

RÉCITATIF.

QU'ENTENDS je!... Pierre!... (*Elle s'élançe à la porte par laquelle l'Empereur vient de sortir.*)

Pierre!... il échappe à ma vue...

A cette trahison me serais-je attendue...

Quoi! sur le point de nous unir,

Il m'abandonne... ô Ciel! que devenir?

(*Elle tombe sur des bancs, et delà sur une table qui est auprès.*)

SCÈNE IX.

CATHERINE, évanouie. GEORGES.

FINALE.

GEORGES.

Que vois-je?

Il accourt à Catherine, et la prend dans ses bras. Elle est évanouie..

(*Se retournant vers la porte de la chambre de Catherine.*)

Genevieve! ma fille! Alexis!

CATHERINE , toujours évanouie , GEORGES , GENEVIEVE , CAROLINE , MATHURIN , LE VILLAGE.

G E O R G E S .

VENEZ m'aider ! ô mes amis !

A la rappeler à la vie.

G E N E V I E V E , C A R O L I N E , A L E X I S ,
soulevant Catherine.

Catherine !... notre amie !...

M A T H U R I N , L E V I L L A G E .

Qui peut ainsi troubler son cœur ?

C A T H E R I N E , d'une voix étouffée.

Il est parti... quel coup terrible !...

T O U S , excepté Catherine.

Vivez , vivez pour not' bonheur ;

Et dissipez notre frayeur.

C A T H E R I N E .

Il est parti ! Grands Dieux ! est-il possible ?

(*Elle revient à elle par gradation en regardant sous ceux qui l'entourent.*)

Quoi ! c'est vous mes amis.

G E O R G E S , G E N E V I E V E , M A T H U R I N , A L E X I S , C A R O L I N E .

Quelle douleur affreuse

égare vos esprits ?

Qui peut vous arracher ces cris ?

C A T H E R I N E avec l'abattement de la douleur.

Ah ! plaignez une malheureuse :

Pierre... vient pour jamais... de s'enfuir de ces lieux.

T O U S , excepté Catherine.

Que dites-vous ? ô Dieux !

Quoi ! la veille d'son mariage !

Ah ! queu trahison ! quel outrage !

C A T H E R I N E .

Que j'expire au moins dans vos bras !

(*Elle se jette dans les bras de Georges et de Genevieve.*)

G E O R G E S , G E N E V I E V E , A L E X I S , C A R O L I N E .

Ranimez votre courage :

Oubliez un pareil outrage :

T O U S , excepté Catherine.

Vivez , vivez pour not' bonheur ;

Et dissipez notre frayeur.

CATHERINE , avec l'égarement GEORGES , GENEVIEVE , MATHURIN , ALEXIS , CAROLINE.
de la douleur.

Au moment de mon mariage!.. Ah ! ranimez votre courage :

A ce malheur , à cet outrage : Oubliez un pareil outrage...

Non , non , je ne survivrai pas... Et ne nous entend plus , hélas!..

Que j'expire au moins dans Elle va mourir dans nos bras.

vos bras !

Quoi ! la veille d'son mariage !

Ah ! queu trahison ! quel outrage !

A c'coup el'ne survivr a pas ;

Elle va mourir dans leurs bras.

(Catherine retombe évanouie dans les bras de ceux qui l'entourent.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente un lieu solitaire et voisin du Village dont on aperçoit quelques maisons à la droite du Théâtre. A la gauche est un banc de gazon : au fond est une haute colline qui se termine en pente sur la scène.

SCENE PREMIERE.

CATHERINE, GEORGES, GENEVIEVE, CAROLINE.

Ces derniers entrent par la porte du Théâtre.

CATHERINE.

Laissez-moi, mes bons amis ; laissez moi quand je suis près de vous, les larmes que vous mêlez aux miennes, augmentent encore ma douleur... Laissez-moi.

GENEVIEVE.

Nous, vous abandonner dans ces tristes momens... Non, non ; je n'vous quittons pas.

CAROLINE.

Souffrez que j'estions avec vous.

GEORGES.

N'vous dérobez pas aux caresses, aux secours de toute une famille qui vous aime et qui voudrait vous consoler.

CATHERINE, elle se leve.

Me consoler ! Ah ! ne l'espérez pas... Que je suis malheureuse !... Qui m'eût dit que les pleurs que m'arrachaient ce matin les sentimens les plus doux feraient si-tôt place à ceux du plus affreux désespoir !

GEORGES.

Rev'nez à vous, Catherine ; rev'nez à vous. Oubliez un trompeur, un infidèle indigne d'mes bontés et du nom d'votre époux.

CATHERINE.

Qu'il eût été cruel, Hélas ! d'être trahie par ce qu'on aime ! (Avec égarement.) Quel outrage, grands Dieux et quelle perfidie !... Se montrer aimable et vertueux, me donner sa foi, arracher la mienne ; et à l'instant ne prononcer le serment de notre union, s'enfuir et m'abandonner !... Va cruel, va porter ailleurs tes fausses vertus ; pour moi, je vais m'occuper à t'effacer de mon souvenir, à t'oublier pour toujours... Que dis-je, t'oublier !... Le pourrai-je... Tout dans ces lieux t'offrira à ma pensée ; tout me rappellera et ton nom et ton crime... Eh bien ! je m'en irai ; oui, je m'enfuirai pour jamais loin de ces bords.

GEORGES.

Qu'entends-je ?

CAROLINE.

O ciel ! que dites-vous ?

GENEVIEVE.

Quoi ! vous nous quitteriez ?

QUATUOR.

GEORGES, GENEVIEVE, CAROLINE.

Au nom d'a douce amitié

Qui d'puis si long-tems nous lie ,

De nos pleurs ayez pitié :

restez près d'nous ;

Georges vous en supplie.

Gen'vieve vous en prie.

Carolin' vous en prie.

CATHERINE.

Quoi vous pleurez , hélas !

Séchez vos pleurs ; n'augmentez pas

Les maux de votre amie.

GEORGES.

Où porteriez-vous vos pas ,

Pour être plus chérie

Que vous n'êtes dans ces climats !

CATHERINE. GEORGES, GENEVIEVE, CAROLINE.

Qui ? moi, sortir de ces climats ! Dans queu pays, dans queux climats

Séchez vos pleurs ; n'augmentez Voudriez-vous porter vos pas

Les maux de votre amie : Pour être plus chérie ?...

Non ; je ne vous quitterai pas. Non, vous ne nous quitterez pas

CATHERINE.

Me séparer de vous !... hélas !

Je n'en aurai pas le courage.

Oui ; je reste dans ce village ;

Mais je ne pourrai faire un pas ,

Sans du perfide Pierre y rencontrer l'image.

GEORGES.

C'est un ingrat , un imposteur ;

Faut l'effacer de votre cœur.

CATHERINE. GEORGES, GENEVIEVE, CAROLINE.

L'ingrat ! le traître ! l'imposteur ! C'est un ingrat, un imposteur ; Il a détruit tout mon bonheur. Faut l'effacer de votre cœur.

GENEVIEVE.

Moi qui l'i tenait lieu de mère !

CAROLINE.

Moi qui le regardais comme un frère !

Oh ! comme à présent je le hais !

GEORGES.

Il paroïssoit si noble et si sincere :

Le cruel a trahi les sermens qu'il m'a faits.

PIERRE LE GRAND,
GEORGES, GENEVIEVE, CAROLINE.

Queu fausseté ! quelle ame noire-!

Ah ! c'est un ingrat , un trompeur.

CATHERINE.

A le voir qui pourrait le croire ?

CATHERINE, GEORGES, GENEVIEVE,
CAROLINE.

Oui , c'est un ingrat , un trompeur.

Oui , c'est un ingrat , un trompeur.

Dieux ! faites que cet imposteur ,

Dieux ! faites que cet imposteur

Pour jamais sorte de mon cœur ,

Pour jamais sorte de son cœur ,

Et s'efface de ma memoire !

Et s'efface de sa mémoire !

SCENE III.

Les-mêmes , ALEXIS, il descend de la colline avec précipitation.

ALEXIS, tout essoufflé, et d'une voix entrecoupée.

J'LAÏ VU ! J'LAÏ VU...

GENEVIEVE.

Qu'veux-tu dire !

ALEXIS.

J'laï vu , vous dis-je ; il est encore ici...

GEORGES, avec impatience.

Qui ?

ALEXIS.

Pierre.....

CATHERINE.

Qu'entend-je ?

GEORGES.

S'rait-il possible ?

ALEXIS.

Oui , Pierre et André... J'les ons vu tous les deux... là-haut , à l'entrée d'la forêt... I-z-étions avec ce grand seigneur de tantôt... entourés d'pus trois cens... Oh oui ben trois cens soldats qui s'prosternaient à leux g'nonx , en poussant des cris de d'joie... Et pis Pierre et André s'embrassaient au milieu d'tout ça... Et pis i-z-ons quitté leux habits , pour en prendre d'autres-tous couvers d'or et d'gniâmans... Et pis les soldats se sont mis sous l'zarmes... Et pis les drapeaux , les tambours , les trompettes... Ah ! mon dieu qu'c'était beau !

CATHERINE.

Quels pressentimens viennent m'agiter ?

GENEVIEVE.

Quoi qu'ça signifie donc tout-ça ?

GEORGES.

J'n'en sais rien.

CATHERINE.

Hélas ! ie le devine sans peine. Pierre , vous le savez , ignorait sa naissance ; ce grand seigneur ; il n'en faut plus douter , est venu l'en instruire et l'enlever de ces lieux... (Ici Mensikoff paraît au haut de la colline.) Ciel ! le voici... Il vient à nous... ô mes amis ! ne m'abandonnez pas ; aidez-moi à lui cacher le trouble qui m'égare.

SCÈNE III.

Les mêmes, MENSIKOFF.

MENSIKOFF, à part, s'avancant vers Catherine qu'il fixe du fond du théâtre.

QUEL maintien noble et quel air séduisant... Ménageons sa surprise... (A Catherine, en désignant la couronne qu'elle a sur la tête.) A ce signe respectable, je vois que c'est vous que l'on nomme Catherine.

CATHERINE, froidement et avec dignité.

Oui, moi-même... Vous venez, je le prévois... Vous venez nous annoncer que Pierre quitte notre village!

MENSIKOFF.

Oui, demain nous partons pour Moscou.

CATHERINE, à part.

Demain! Ô dieux! c'en est donc fait! (A Mensikoff.) Je m'étais bien doutée qu'un être tel que toi, était sorti d'un sang illustre... Vous êtes sans doute un de ses amis... de sa famille peut-être!

MENSIKOFF.

De sa famille... Oui, je suis un de ses enfants.

GENEVIEVE.

Quoi! Monseigneur, is'rait vot' pere!

MENSIKOFF.

Oui, mes bons amis.

CATHERINE.

Comment cela se peut-il! Son âge, Monseigneur.

MENSIKOFF.

Il est mon pere, vous dis-je, il est aussi le vôtre; il est celui de tous ceux qui habitent ces contrées. Un monarque occupé sans cesse du bonheur de ses sujets, n'est-il pas, en effet, leur véritable pere... Apprenez donc, mes amis, apprenez, belle Catherine, que ce mortel aimable qui vous semblait si obscur, que cet ouvrier qui depuis si long-tems, vit et travaille parmi vous... est... grand dieu! qui pourrait le croire!... est... Pierre Alexiowitz, notre Empereur et notre maître.

T O U S, excepté Mensikoff.

Ciel!

CATHERINE.

De quel coup tous mes sens sont frappés!... Ô prodige! Ô vertus à jamais mémorables! Quoi ce front que tant de fois j'ai vu couvert de la sueur du travail avait porté le diadème! Quoi cet homme si simple, si modeste, cet ouvrier si habile est Pierre notre Empereur!... Il nous assurait cependant... Il me le disait ce matin encore... qu'il ignorait sa naissance, qu'il était sans appui, sans...

GENEVIEVE.

Mon dieu! oui, Monseigneur; si ben qu'j'ons cherché à adoucir son sort, ni pas ni moins, qu'si c'eût été un pauvre abandonné.

Mais voilà plus d'un an qu'il est dans ce village ; pourquoi nous cacher aussi long-tems son rang et sa puissance !

M E N S I K O F F.

Pourquoi ! belle Catherine ! pour jouir auprès de vous , du plaisir bien doux pour un monarque , de se voir aimé pour ce qu'il vaut et non pour ce qu'il est ; pour lire au fond de votre ame, apprécier en secret tout ce qui la décore , gagner par degrés votre confiance, votre attachement, et s'assurer par-là de pouvoir un jour associer à son trône une femme qui l'égalât en vertus.

C A T H E R I N E.

Que dites-vous ?

M E N S I K O F F.

O la plus fortunée des femmes ! Il n'est plus tems de vous le taire ; oui ; Pierre vous a choisie pour son épouse.. Il va venir vous donner lui-même ce titre sacré, en présence de ses officiers et des habitans de ces lieux. Je viens de sa part , vous préparer à ce grand événement ; et vous rendre , le premier, l'hommage d'un sujet respectueux et fidèle. (*A Georges et aux autres.*) O mes amis ! tombez avec moi aux pieds de votre souveraine.

T O U S , excepté Mensikoff.

Dieu ! Mensikoff, Georges et tous les autres se jettent aux pieds de Catherine qui les relève aussi-tôt.)

C A T H E R I N E avec le plus grand égarement.

Que faites-vous ?... Juste ciel ! que faites-vous !... Oui , moi votre souveraine !... Moi l'épouse du Czar !... Jamais , jamais... Ce serait sur moi obscure et ignorée que le plus grand des princes et des hommes aurait fixé son choix !... Mes amis , pouvez-vous bien le croire !... (*A Mensikoff.*) Au nom de Dieu ! ne vous jouez pas de ma foiblesse... ayez pitié d'une femme épardue ; et n'augmentez pas encore son trouble et ses tourmens.

M E N S I K O F F.

Ranimez vos forces ; rappelez vos sens égarés ; et pour vous disposer à la gloire, au bonheur qu'on vous prépare , songez, vertueuse Catherine, songez que vous en êtes digne..... L'Empereur m'attend, je cours le rejoindre et commander la garde qui l'environne. (*A Georges et aux autres.*) Vous, mes amis, fûtes assembler ici tous les habitans de ces rivages, afin qu'ils se joignent à vous, pour offrir à notre grand monarque les tributs d'amour et les hommages qui lui sont dus.

G E N E V I E V E , avec le déje de la joie.

J'y courons Monseigneur ; j'y courons.. (*Mensikoff s'éloigne et remonte la colline. Au même instant Mathurin, le Tabellion et le village paraissent au fond du théâtre. Alexis et Carolina courent au devant d'eux ; et pendant que Geneviève récite le couplet suivant, ils font sentir par leur jeu, qu'ils racontent aux personnages qui entrent, la scene qui vient de se passer avec Mensikoff*) C'est moi, c'est moi qui veux apprendre à tout l'monde, à tout l'village ces grandes nouvelles... J'avions ben d'la peine

aussi à croire que Pierre fût un méchant, un parjure; il porte sur son visage un air si bon, si vrai... Oh! je ne me trompe jamais à la mine d'un honnête homme, moi; je n'm'y trompe jamais.

S C È N E I V.

Les mêmes, MATHURIN, LE TABELLION,
CHARPENTIER, VILLAGEOIS et VIL-
LAGEOISES.

D I A L O G U E E N C H A N T.

C A R O L I N E, A L E X I S, au Village.

OUI, Pierre est not' Prince not' maître.

L E V I L L A G E.

Ah! quel surprise! ah! quel bonheur!
Dieu! cela peut-il être!

C A T H E R I N E, s'élançant au milieu de tous des Villageois.

Oui, mes amis, celui que je croyais un traître,

Un infidèle, un imposteur,

Oui... c'est Pierre, notre Empereur,

Le V I L L A G E.

Ah! quel surprise! ah! quel bonheur!

Ici, bientôt il va paraître;

Dès qu'il livrera son, il nous faut tous

Vous prosterner à ses genoux.

G E N E V I E V E, C A R O L I N E, A L E X I S, M A T H U R I N, L E V I L L A G E.

Oui, dès qu'il l'vrons, nous faut tous

Vous prosterner à ses genoux.

(Une marche militaire se fait entendre dans le lointain et s'ap-
proche par degrés.)

L E V I L L A G E.

Le voilà qui s'avance;

Ah! quel bonheur!

Faisons silence!

Silence!

C A T H E R I N E, à part.

Comme je sens battre mon cœur!

(Pendant la marche Mensikoff descend la colline à la tête d'une
partie des gardes de l'Empereur dont ils portent les étendards. Il
est fait ranger en demi-cercle au fond du théâtre. Ensuite Pierre pa-
raît. Il est dans tout l'éclat de la Majesté Impériale; à la main droite
appuyée sur l'épaule de la Fort vêtu en Boyard; et est suivi de ses
officiers et du reste de ses gardes. Ce cortège est terminé par une
compagnie de soldats qui couvrent la colline.)

S C È N E V. et dernière.

Les précédents, PIERRE, LE FORT, MENSIKOFF, OF-
FICIERS, GARDES ET SOLDATS. Aussi-tôt que Pierre
a descendu la colline, l'air de la marche cesse; et tous les Villa-
geois à la tête desquels sont Catherine, Georges et sa famille;
se prosternent devant l'Empereur.)

P I E R R E, relevent Catherine avec précipitation.

RELEVEZ-VOUS... (Aux autres.) Relevez-vous... (Tous ceux

qui s'étoient prometés se relevent.) Habitans de ce rivage, mes bons amis, mes camarades.. il ne-m'est plus possible de feindre; oui, je suis Pierre-Alexiowits, votre Empereur; et voici le Fort, mon Ministre, mon guide, mon ami. Nous aurions joui quelque tems encore du plaisir de vivre ignorés parmi vous, mais des troubles qui se sont élevés à ma cour, me forcent d'y reparaitre au plutôt... Je n'ai pas voulu, mes amis, vous quitter, sans vous voir, je viens vous faire mes adieux, et vous payer toutes les dettes que m'impose la plus juste reconnaissance... (A Georges.) Embrassons-nous, mon cher Georges! (Georges hésite et n'ose s'approcher de Pierre qui s'élançe vers lui, et le presse dans ses bras.)

G E O R G E S.

Ciel! Votre Majesté daigné s'abaisser...

P I E R R E.

M'abaisser! Va, brave homme, va, cette position nous honore également tous les deux. Me croyant pauvre et sans parens, tu as été mon bienfaiteur; je dois à mon tour être le tien... Et vous belle et vertueuse Catherine, que ne vous dois-je pas! C'est vous qui avez dompté ce cœur né barbare et sauvage; c'est vous qui avez semé par degrés, le germe des plus doux sentimens: ô ma bienfaitrice! ô ma précieuse amie! je viens vous élever à un rang digne de votre mérite; Catherine, recevez le titre d'Impératrice, et soyez mon épouse.

C A T H E R I N E.

Ai-je bien entendu!... Quoi Pierre... (Se reprenant.) Quoi! Votre Majesté voudrait...

P I E R R E.

Oui; pour assurer mon bonheur et celui de mes peuples, je veux vous attacher à moi par des liens indissolubles, et vous associer à ma couronne.

C A T H E R I N E.

Non, non; tant d'éclat n'est pas fait pour moi... O mon auguste maître! laissez-moi dans le rang où le destin m'a placée. J'y pourrai peut-être remplir avec honneur la tâche d'une femme obscure; mais celle d'une Souveraine est au-dessus de mes forces; je dois la refuser.

P I E R R E.

Et qui mieux que vous, pourrroit la remplir! Femme adorable, ces refus vous rendent encore plus digne de mon choix; C'est en vain que vous vous opposez à notre union; si votre délicatesse vous fait rejeter l'offre d'un empire, elle vous empêchera sans doute de manquer à vos sermens. Songez, Catherine, que vous m'avez donné votre foi; que vous avez reçu la mienne: et que déjà l'acte le plus authentique me nomme votre époux.

C A T H E R I N E.

Ah! quand j'ai signé cet acte, quand je vous ai donné ma foi, je vous croyais mon égal, et vous me disiez l'être... Vous, m'avez trompée... mes sermens sont nuls, et je dois être libre.

P I E R R E.

Est-ce vous Catherine, qui me tenez ce langage! Vous qui me montriez tant d'attachement et de fidélité.... Ah! vous ne m'avez jamais aimé.

C A T H E R I N E, *éperdue.*

Je ne vous ai jamais aimé, cruel!... Ah! pardon, pardon!... Ce reproche m'égaré à un point, que j'oublie... Hélas! que n'ai-je comme vous, un empire, une couronne!...

P I E R R E, *désignant la couronne de fleur qu'elle a sur la tête.*

Comptez-vous celle-là pour rien! Je ne tiens la mienne que du hasard, de la naissance; et vous Catherine, vous tenez la vôtre des vertus: croyez-moi; vous êtes mon égale... (*A ceux qui l'entourent.*) O mes amis! ma cause devient la vôtre; joignez-vous tous à moi: faisons céder Catherine à mes justes desirs.

C H Œ U R.

T O U S, *excepté Pierre.*

Ah! soyez notre souveraine;

Obéissez à l'Empereur;

Cédez; faites notre bonheur!

P I E R R E.

Votre résistance est vaine;

Venez, venez faire à ma Cour

Régner les vertus et l'amour.

L E V I L L A G E.

L E F O R T, *et toute la suite de Pierre.*

Allez, allez, faire à la Cour, Venez, venez faire à la Cour,
Régner les vertus et l'amour! Régner les vertus et l'amour.

C A T H E R I N E.

R É C I T A T I F.

Je ne sais où je suis... la force m'abandonne...

Ah! j'éprouve en ce jour,

Que l'on peut refuser un Trône, une Couronne;

Mais non résister à l'amour.

(*Elle tombe éperdue dans les bras de l'Empereur.*)

C H Œ U R G É N É R A L.

Quels doux momens, et quel beau jour

A jamais digne de mémoire!

C'est le triomphe de l'amour;

C A T H E R I N E, *au village avec la plus grande émotion.*

Il faut donc nous séparer!... Ah! vous ne sortirez jamais de mon cœur... O mes bons amis! soyez bien sûrs qu'en devenant votre Souveraine, Catherine est et sera toujours votre amie... Oui, toujours votre amie.

P I E R R E.

Tabellion, donnez-moi l'acte qui m'unit à Catherine...
Bon!... (*Il prend l'acte que lui présente le Tabellion, l'examine d'un air satisfait, en regardant tendrement Catherine, et le remet ensuite à un de ses Officiers.*) Avez-vous celui d'Alexis et de Caroline?

L E T A B E L L I O N.

Oui, mon prince, le voici.

P I E R R E.

Je veux qu'il soit revêtu de ma signature. (*Le Tabellion présente une plume à l'Empereur qui signe l'acte.*)

Oh ! jarni ! quel bonheur pour nous !

PIERRE, *au Tabeillon en lui remettant l'acte et la plume :*

Vous y ajouterez que je les dote de six mille ducats. (*A Alexis et à Caroline.*) Recevez en outre , couple charmant , recevez cette marque de mon amitié ; c'est mon portrait. (*Il leur présente un portrait entouré de diamans. Alexis le prend , le baise et le donne à Caroline qui le baise à son tour , et l'attache ensuite à son cou. Catherine y joindra bientôt le sien..*) (*Aux compagnons charpentiers qui doivent être en ce moment assembles aux côtés de Georges*) Et vous que j'ai formés dans l'art que je chéris , compagnons de mes travaux , allez enseigner dans mon empire la construction des vaisseaux ; établissez des chantiers ; formez des ouvriers habiles ; et comptez toujours sur la protection , sur l'amitié de votre ancien camarade.

V A U D E V I L L E .

Premier Couplet.

L E F O R T , *au Peuple.*

Pour vous instruire dans les arts ,
Pierre a couru l'Europe entière ,
S'exposant à tous les hasards
D'une vie obscure et grossière.

Exprimons le respect l'amour
Qu'un trait aussi beau nous inspire ;
Que chacun de nous en ce jour ,
Mes amis , s'empresse de dire :

Béni soit à jamais

Notre Prince dont la tendresse

S'occupe sans cesse

Du bonheur de ses sujets !

C H Œ U R .

Béni soit à jamais

Notre prince dont la tendresse

S'occupe sans cesse

Du bonheur de ses sujets !

Second Couplet.

P I E R R E , *montrant le Fort.*

Peuple , c'est à lui que je dois
Et votre bonheur et ma gloire.
Vainement le meilleur des Rois
Veut éterniser sa mémoire ;
S'il ne trouve un sage , un ami ,
Pour l'éclairer , pour le conduire ;
Sur le trône il reste endormi ,
Et rarement il entend dire :

Béni soit... etc.

C H Œ U R .

Béni soit.... etc.

Troisième Couplet.

A L E X I S , C A R O L I N E ,

C A R O L I N E ,

Demain ben sûr nous s'ront unis.

ALEXIS.

Avant qu'i'soit passé un an, j'espere,
 D'un ben joli p'tit Alexis
 Caroline, tu m'feras pere.

CAROLINE, montrant le portrait de l'Empereur qu'elle
 porte à son cou.

Souvent je l'i ferai balser
 C'portrait qui semble nous sourire.

ALEXIS.

Et moi drès qu'i'pourra jaser,
 A tout moment, j'li ferai dire :
 Béni soi..... etc.

CHÆUR.

Béni soit..... etc.

Quatrieme et dernier Couplet.

CATHERINE, au Public.

En célébrant un empereur
 Que son Peuple chérit, révere,
 Chacun de nous sent que son cœur
 Lui nomme notre ajuste Pere.
 Si, par ses travaux assidus,
 Pierre fit fleurir son Empire,
 Louis, par ses grandes vertus;
 Force tous les Français à dire :

Béni soit à jamais

Notre Prince dont la tendresse
 S'occupe sans cesse
 Du bonheur de ses Sujets !

CHÆUR GÉNÉRAL.

Béni soit à jamais

Notre prince dont la tendresse
 S'occupe sans cesse
 Du bonheur de ses sujets.

FIN.